

la route est longue à traverser

Le vent souffle sur mes tempes battantes et je me mets à traverser la route. Deux chiens sortis du noir désert font irruption devant moi et m'aboient aux yeux. Ces clébard errants sont dangereux ; ils ont perdu leur maître. Le seul joug qui les liait encore à l'humanité.

J'y pense, ils me traversent, je coule sous eux.

Une douleur lancinante – contre la nuque – me réveille. Je plaque les mains sur le dénivelé du goudron en sommeil et me relève. Plus loin sur la route, un large carré vitré va happer mon regard, je le sens. Je m'y penche. En bas, des roses trémières surexcitées virevoltent dans une grotte éclairée par un feu de campeur. J'appelle. Je m'arrête. Suis-je fou ?

– Es-tu fou ? me demande la demoiselle qui vient d'apparaître à mes côtés.

Elle sent bizarre, une odeur de pneus cramés. Elle m'attire.

– Ce que tu vois n'est pas mais moi je suis réelle. Je suis le réconfort que tu cherches.

Je tourne mon corps – valse en solo – et lui saute sur les tibias en tirant ma langue.

– Arrête... crie-t-elle doucement pour ne pas éveiller les sentiers alentour.

Sur la route j'avance, livré à de fulgurantes intuitions. J'ai envie de la revoir, de lui parler, savoir ce qu'elle faisait toute seule en plein désert. Et puis elle semblait si sereine, comme si elle avait compris quelque chose.

L'obscurité dense berce mon errance. Le vent se faufile à travers mes pensées.

Je touche mon bras droit. Il est phosphorescent et une longue pointe le traverse ; une pointe d'argent. Quelle blessure séquestratrice. Le seul remède serait de... non, trop extrême. Alors je me regarde à présent caresser mon avant-bras tremblant. On dirait qu'il sait. Je le calme et commence à mordre à pleines dents. Quelle œuvre subtile et intense... juteuse, excitante.

Comme braver un interdit millénaire, l'interdit de son propre sang. C'est peut-être ça qui manque aux hommes pour se comprendre. Un acte noble de leur esprit souverain sur leur corps incertain. Après déglutition, je suis pris d'un amour immense pour tout ce qui existe, moi, cet homme au milieu de nulle part, qui dévore tranquillement son bras et nettoie ses tendons palpitants. J'ai envie d'êtreindre tout ce qui vit, chaque arbre, caillou, fleur, humain, mes frères et sœurs !

J'aimerais me poser des questions : *D'où vient cette pointe ? Tout cela est-il normal ?* mais je me sens las, rempli. Satisfait.

L'amour m'a planté. Au bord de la route, un arbre à reflets incrusté de miroirs. Je m'observe et me trouve beau, de la même beauté morcelée que la demoiselle. Que penserait-elle si elle me voyait ? Toi qui es entrée en moi par cette griffe d'arc. Depuis, je sais l'amour du néant s'attarder en moi. Ainsi, plus je me laisse aller, plus le désert me tourne autour, charriant ses embruns abstraits vers un centre qui doit être la route ou moi debout vu d'en haut. Le centre est toujours immobile – œil offert à la verticalité.

Après un bref égarement hors du temps, embourbé dans la pâte noire de derrière mes yeux, je me retrouve sur le bas-côté de la route que je n'ose toujours pas traverser. Pourtant je me regarde avancer quelque part parmi des buissons secs et ouvrir la porte d'une cabane en clous boisés – une vague vision de déjà-vu.

Quatre antilopes-lièvres installées sur des bergères à cran d'arrêt sirotent un jus d'ananas sans ananas. Je m'assois et bois à mon tour du nectar amphétaminé sucré qui m'indique par le truchement de mes globes oculaires flottants que ma demoiselle est couchée devant moi, cadavre au sol cloué. Moment de vérité. Son bras est transpercé par un éclat d'infini. Je me penche vers ses pieds et lis l'étiquette autour du gros orteil : *12 euros 50 centigrades*. J'explose de honte ; je... elle est à vendre et les antilopes boivent pour oublier.

Tout à coup, le bûcheron hipster de ce lieu créateur entame la porte avec un vinyle des Doors. Il se jette sur moi en me traitant de pédé, me fait signe de ne pas paniquer et sort deux rats de ses poches. L'un est noir, l'autre n'a pas la couleur que je vois ; je le trouve donc transparent. ...transparent comme le carré vitré de la route à travers lequel je plonge à nouveau mon regard immobile. Je vois les roses trémières qui fouettent les quatre antilopes-lièvres sous un déluge chamarré de pétales. Les pauvres créatures succombent, le crâne fendu en coquille d'œuf et se dissèquent elles-mêmes avec les épines arrachées à grands tourbillons de sabots. L'image se liquéfie et entraîne mon esprit dans son vortex indicible.

Je suis à mon tour cloîtré dans la grotte, les membres attachés à d'énormes racines de datura, la plante des sorcières. Tout là-haut, je discerne la demoiselle qui m'observe depuis la route à travers le carré vitré, flanquée d'une ombre sans visage. On me fait baisser la tête pour contempler avec force pupilles la petite cabane en clous boisés à mes pieds. Après m'être agenouillé, j'ouvre la porte avec ma langue et y découvre une jeune femme qui s'écorche les seins avec un couteau à huîtres. Une rose géante glisse avec fragrance vers mon corps ficelé et crache un scolopendre dans un panier. Elle dit :

– Brûle, brûle...

et le mille-pattes cuirassé se frotte contre mon bras bandé en exhibant péteusement ses crochets à venins. Il disparaît dans l'ombre de mon poignet. Je sens alors l'arrivée de deux glaçons silexieux à l'intérieur de mon coude – ils flirtent avec le nerf ulnaire – comme des implants rampants entre peau et os. Une desquamation lente, mon équarrissage à moi ; mon esprit tentant une évasion hors de sa prison. C'est atroce ! À la fois gelé et coupant, ça me charcute de l'intérieur. Je pense à la demoiselle. Tiens, je me rappelle que sa voix ressemblait à la mienne quand j'étais enfant.

Je suis ce glaçon ; je n'ai ni muscle ni visage et je glisse parmi les chairs. Sensations d'effraction vers l'extérieur. Chute. Me voilà éparpillé au sol comme un miroir qu'on libère. Un idéal qu'on casse au pied d'un homme otage des fleurs et qui perd sa tête. Elle roule et tombe dans un trou. Larsens d'éclaboussures. Je fonds.

Titubant sur la route longue à traverser. La demoiselle me prend la main ; elle éveille mon front dans un nuage de baisers et je m'effondre en l'enlaçant.

– Je crois que je t'aime... je n'ai jamais su ce que ça voulait dire avant et maintenant que mon corps n'est plus...

– Ce n'est pas moi que tu aimes, me dit-elle, glaciale. C'est la mort. Tu commences à accepter.

J'ouvre les yeux. Phares. Éblouissement. Cassure de la route et broyage de mes jambes. Mon reflet dans l'arbre – longs cheveux cnidaires – éclate et un bout de verre crève mon œil. Je le mange avec quelques cailloux chauds.

Seul. Après quelques pas, je me demande si l'automobile que je touche maintenant du tibia est bien la mienne. Ça sent la sueur de pétrole aromatisée de sang. Un rat transparent décore le rétroviseur, pendouillant tenu par une corde vocale d'antilope-lièvre. Dans la boîte à gants, il y a quelques roses fanées tuées sans doute dans l'accident. J'allume la radio, une chanson se termine :

...break on through to the other side...

J'erre entre deux déserts de noirs en dégradés. Je suis le funambule aux ombres tangentielles. Mes pas hésitants me mènent à un cul-de-sac, au bord d'une montagne que je sais fictive. Grésillements de gravier qui parcourent mon corps tout entier. Une onde radio court-circuite mes neurones. Je m'effondre sur l'herbe et regarde les étoiles, enfin. Étrange, je ne peux les voir que lorsque je ne les fixe pas. Soudain une vive piqûre dans le bras ; un liquide jaune coloré ananas s'écoule de la plaie creusée par la flèche. Quelle direction indique-t-elle ? Le nord, couleur de peyotl. Non, le sud, couleur de pourpre et fraîcheur d'écorces. La flèche, je lèche le froid métal de son corps pendant qu'on me fait signe dans la montagne : c'est la sortie.

Tout se dissout comme neige sous lune.

Me revoilà au milieu de la route. La voiture est bien loin, n'existe pas encore. Les fleurs jacassent sous mes pas à travers le carré vitré. La mort va me parler, oui, c'est ça ! Je vais aussi entrer dans une cabane où je rencontrerai ma part de féminité clouée. Les rats, le bûcheron, le bûcheron des rats, la transparence des reflets de l'arbre. Non, la transparence du rétroviseur dans lequel mon regard s'est divisé. Je l'ai tuée.

Au volant de ma voiture avant toute cette histoire. Anxieux, je vérifie dans le rétro si je ne suis pas suivi. Je me rappelle maintenant. Je vais la tuer en lui broyant les tibias. Oui, elle faisait du stop en plein désert et j'ai pas pu résister à la percuter pour voir comment ça faisait. Pour tester la solidité de la matière. Esprit malade tout-puissant. Mais le choc fut plus fort que prévu. Les éclats du pare-brise m'ont perforé l'œil. Alors un embrun égaré s'est mis à tourner autour de nous. Il sentait bon les fleurs.

Je descends de voiture et commence à traverser la route – frontière des territoires... ou plutôt lisière de phénomènes. La demoiselle gît sur la ligne médiane telle un voile de sang en symétrie. Ses jambes sont atrocement fracturées. Et son visage... Comme convenu, les deux chiens aboient et s'approchent, menaçants.

Je sais.

Une pression inouïe vient enserrer mon coude. Il commence à éclater, pressé dans son étau de crocs. Je ne réagis pas. Contemplation. De toutes façons, je suis déjà mort. Mon esprit a simplement l'opportunité de comprendre ce qu'il est arrivé à son corps dépossédé. Les mâchoires voraces déchiquettent les tendons de mon avant-bras et commencent à dévorer la main. Je tombe à genoux. L'autre chien me percute la nuque.

Le vent souffle sur le désert solitaire et je flotte parmi les courants d'air. Venue de nulle part, du fond de moi, une voix d'enfant résonne :

– Je n'ai jamais traversé la route. Pourtant je suis passé de l'autre côté.